



HAL
open science

Le miroir d'Aristote : la place du discours médical dans la vision des menstrues à la fin du Moyen Âge

Nadia Pla

► **To cite this version:**

Nadia Pla. Le miroir d'Aristote : la place du discours médical dans la vision des menstrues à la fin du Moyen Âge. 2022. hal-04607612

HAL Id: hal-04607612

<https://hal.science/hal-04607612>

Preprint submitted on 10 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le miroir d'Aristote : la place du discours médical dans la vision des menstrues à la fin du Moyen Âge

Nadia PLA¹

Université Paris-Nanterre

« [...] quant la femme qui sœuffre celle maladie [nommee menstrues des femmes] regarde en ung miroir, il vient souvent oudit miroir une tache de sang et se le dit miroir est neuf, a grant paine poeult on oster ladite tache, mais s'il est viel, de legier on le peult oster.² »

Cette affirmation figure dans un ouvrage intitulé *Secrets des femmes*, une version française du début du XIV^e siècle d'un ouvrage latin, le *De secretis mulierum*³. Ces ouvrages et leurs nombreuses variantes ont la particularité d'être à la croisée des genres. Ainsi le *Secrets des femmes* se présente dans son prologue comme un traité gynécologique, puisque l'auteur affirme répondre à la demande de son dédicataire de lui composer « ung petit livret de la nature et condicion des femmes », par ce livre dans lequel « vous trouverez une partie des choses par vous demandees selonc le stile de phisicque en partie et de medecine »⁴. Il présente cependant un contenu qui vise moins à donner des conseils médicaux pour soigner les femmes qu'à rapporter diverses affirmations traditionnelles sur le corps féminin qui n'ont rien de médical.

En plus d'être à la croisée des genres d'écriture, les traités de type « secrets des femmes » sont à la croisée des genres masculin et féminin. Celui que nous citons déclare traiter « de la nature et condicion des femmes » alors même que son auteur se présente comme un homme écrivant pour d'autres hommes. Une autre version française précise même que « Ce sont les secres des dames translates de latin en françois mes il sont defandus de reveler a fame⁵ ». L'un des manuscrits de cette

1 Les traductions du grec et du latin sont de l'autrice de cet article.

2 *Les secrés des femmes* (XV^e siècle), in *Secrets des femmes : édition critique*, Jennifer Préfontaine (éd.), Mémoire, Université McGill, Montréal, 2006, p. 54-55.

3 Pour cette version latine, José Barragán Nieto propose une datation entre 1277 et 1320. *El De secretis mulierum atribuido a Alberto Magno*, José Pablo Barragán Nieto (éd., trad.), Porto, Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales / Turnhout, Brepols, 2012, p. 66-67.

4 *Secrets des femmes : édition critique...*, *op. cit.*, p. 43-44. Le texte de ce prologue est calqué sur la version latine, si ce n'est que les deux styles annoncés n'y étaient pas physique et médecine, mais philosophie et médecine : « in parte philosophico et in parte medicinali », « philosophie » étant ici à prendre au sens large d'un ensemble de connaissances théoriques. *El De secretis mulierum...*, *op. cit.*, p. 216.

5 *Ce sont les Secrés des dames deffendus à révéler, publiés pour la première fois d'après des manuscrits du XVI^e s.*, Alexandre Colson, Charles-Edmond Cazin (éd.), Paris, Edouard Rouveyre, 1880, p. 1.

version étend cette interdiction de lecture pour les femmes aux hommes non-médecins : « nul homme se il nest de l'office de cyrurgie⁶ ».

On voit donc se superposer deux lignes de démarcation, celle qui sépare hommes et femmes, et qui joue à la fois sur l'écriture (par des hommes), sur la réception attendue (par des hommes) et sur le contenu (la nature des femmes), et celle qui sépare médecins et autres hommes, qui joue à la fois sur les discours (discours médical et autres discours) ou sur les prétendus discours (discours se prétendant médical et autres) et, dans certaines versions, sur la réception attendue (médecins ou « chirurgiens »). C'est cette marge un peu flottante que cette étude se propose d'explorer, à travers à la fois la question du genre et la question du lien entre discours médical et autres discours, car les discours prétendument médicaux comme ceux que l'on trouve dans les ouvrages de type « secrets des femmes » ne sont pas sans lien avec de véritables discours médicaux. Ils peuvent en être le point de départ ou le point d'arrivée.

Nous nous demanderons donc comment les discours médicaux ont influencé ou ont été influencés par d'autres discours dans une vision masculine du corps féminin comme un corps autre.

Le principal vecteur de cette altérité est la menstruation, qui figure toujours en ouverture aussi bien des ouvrages de type « secrets des femmes » que des traités gynécologiques à véritable visée médicale⁷, et qui occupe proportionnellement une importante part de ces textes⁸. Notre questionnement s'appuiera sur trois aspects du discours sur les menstrues, abordés par le *Secrets des femmes*, qui sera notre point d'ancrage, pour voir comment des discours médicaux et non médicaux se sont relayés pour construire une image du corps féminin jouant sur son altérité : le lien entre le sang menstruel et le lait, les conséquences supposées néfastes de la conception d'un enfant en période de menstrues, et le pouvoir nuisible du regard d'une femme menstruée ou ménopausée.

I. Du sang au lait, la prodigieuse polyvalence du sang menstruel

« [...] il s'engendre aulcune vaine ou nerf laquelle perche la marris [la matrice] et va par ung sentier ou vois jusques aux mamelles, es quelles, comme dit est, sont retenues les menstrues de la femme et la se cuissent lesdites menstrues, et deviennent blanches comme lait, puis vont en ladite vaine qui vient du

⁶ *Ibid.*, p. VII (ms BNF fr 19994).

⁷ Par exemple le *Liber de sinthomatibus mulierum* (*Livre des symptômes des femmes*), XI^e siècle, premier des trois traités du recueil *Trotula*, qui traite de la grossesse, de l'accouchement et des maladies des femmes et qui contient dès le début trois longs chapitres sur les menstrues, qui occupent environ un tiers du traité. *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Monica Helen Green (éd.), Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001, p. 70-115.

⁸ Le *Secrets des femmes* comporte 31 chapitres, parmi lesquels 11 traitent totalement ou partiellement de la menstruation. *Secrets des femmes : édition critique...*, *op. cit.*, p. 42-109.

marris de l'ombril de l'enfant et de ce se norrist l'enfant ou ventre de sa mere. »⁹.

Le processus décrit ici se réfère à des croyances qui remontent à l'Antiquité sur le sang menstruel. Un long débat traverse les conceptions médicales de l'Antiquité et du Moyen Âge : les femmes ont-elles une semence, nécessaire pour la conception d'un enfant ? Selon une première théorie, héritée d'Aristote, la semence féminine n'existe pas : la matière de l'embryon vient de la semence masculine et sa forme vient de l'utérus, qui joue le rôle d'un moule. Selon la seconde théorie, issue avec quelques variantes d'Hippocrate et de Galien, il existe deux semences, une masculine et une féminine, qui se mêlent au moment de la conception¹⁰. Au Moyen Âge, que ce soit dans les sources médicales ou dans les sources plus généralistes, les deux théories se combinent souvent de manière complexe et pas toujours cohérente ; cependant la théorie des deux semences est la plus généralement admise¹¹. Or, pour les tenants de cette théorie, cette semence féminine n'est pas autre chose que du sang menstruel qui s'est transformé (de même que le sperme est considéré comme du sang masculin transformé).

Quelle que soit la théorie sur la semence féminine, la plupart des auteurs médiévaux pensent que le sang menstruel sert à trois étapes du développement de l'enfant. Au moment de la conception, il permet de former les organes de couleur rouge (tandis que ceux de couleur blanche proviendraient du sperme). Ainsi le chirurgien Henri de Mondeville écrit au début du XIV^e siècle :

La chair est un membre [...] formé en grande partie de sang menstruel condensé par la chaleur, chaud et humide de complexion, insensible, s'approchant de la rougeur du sang¹².

Ensuite, lors du développement embryonnaire et fœtal, à la suite d'une opération physiologique décrite en détail dans la citation ci-dessus du *Secrets des femmes*, il fournit la substance qui sert à nourrir le fœtus. Enfin, dans les premiers mois de la naissance, selon un processus semblable puisque, on l'a vu, il était stocké dans les mamelles, il se transforme en lait et sert à nourrir l'enfant nouveau-né¹³.

9 *Secrets des femmes : édition critique...*, *op. cit.*, p. 74.

10 Notons qu'Aristote n'était pas médecin, mais qu'Hippocrate et Galien l'étaient. Cette confusion entre des discours émis sur le corps humain par des auteurs pratiquant la médecine et par d'autres ne la pratiquant pas remonte donc à l'Antiquité.

11 Sur ces théories, on peut consulter : THOMASSET Claude, « Quelques principes de l'embryologie médiévale (de Salerne à la fin du XIII^e siècle) », in *L'Enfant au Moyen Âge : littérature et civilisation. Actes du colloque d'Aix-en-Provence, 1980*, « Senefiance n°9 », Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1980, p. 107-121. WOOD Charles T., « The Doctor's Dilemma : Sin, Salvation, and the Menstrual Cycle in Medieval Thought », *Speculum*, vol. 56, n° 4, oct. 1981, p. 710-727. THOMASSET Claude, « De la nature féminine », in *Histoire des femmes en Occident*, Georges Duby, Michelle Perrot, t. II « Le Moyen Âge », Paris, Plon, 1991, p. 55-81. GREEN Monica H., « Flowers, Poisons and Men : Menstruation in Medieval Western Europe », art. cit.

12 *Chirurgie de Maître Henri de Mondeville, chirurgie de Philippe le Bel, composée de 1306 à 1320*, Édouard Nicaise (éd., trad.), Paris, F. Alcan, 1893, p. 21.

13 Sur ce rôle de nourriture du fœtus puis du nouveau-né, voir Hippocrate, *De la nature de l'enfant*, 14 et 30, et Galien, *De usu partium*, XIV 8. HIPPOCRATE, *Opera omnia*, Émile Littré (éd., trad.), Paris, J. B. Baillière, 1839-1861, 10

Les affirmations qui consistent à faire du sang menstruel une semence à l'origine de la conception puis une nourriture pour le fœtus et le nouveau-né puisent donc leur source dans des discours médicaux, antiques puis médiévaux. Une autre théorie issue de la médecine grecque antique, que nous évoquerons plus loin, explique que le sang menstruel sert à purger le corps féminin de tout ce qu'il y a de superflu, voire de toxique en lui. Les auteurs médicaux n'associent généralement pas ces deux théories.

D'autres auteurs le font et s'inquiètent de conséquences néfastes pour l'enfant à naître ou nouveau-né. Ce ne sont pas des médecins, mais ils ont utilisé le discours médical pour en tirer ces conclusions. Certains ont ainsi expliqué que le jeune humain, contrairement à de nombreux petits d'animaux, met du temps à acquérir des compétences, comme la marche. Ainsi Guillaume de Conches (XII^e siècle) déclare :

Parce que le fœtus est nourri par le sang de la matrice, les purgations ne manquent pas. De là vient que, alors que tous les animaux, dès qu'ils sont nés, marchent, l'humain ne marche pas, parce qu'il est nourri du sang menstruel dans l'utérus¹⁴.

Ce n'est pas un médecin ni un chirurgien, mais un philosophe, et son ouvrage est une sorte d'encyclopédie. Ce passage ne se présente pas comme un simple constat objectif, mais est intégré dans un chapitre consacré à la semence féminine et à la menstrue, dans lequel le corps féminin est accusé de nombreux maux affectant les hommes : outre cette infirmité à la naissance, Guillaume de Conches évoque les désirs luxurieux insatiables des femmes, leur incapacité à se maîtriser, ainsi que leur rôle de « porteur sain » de la lèpre qu'elles peuvent transmettre sans en être elles-mêmes affectées lors d'une relation sexuelle. Il termine le chapitre en s'excusant d'aborder un tel sujet auprès des religieux dont les cœurs pourraient en être offensés¹⁵. L'objectif est donc de mettre en garde ses lecteurs hommes contre les dangers du corps féminin. L'argumentation s'appuie sur

vol., vol. 7 (1851), p. 492-493 et 534-537. GALIEN, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales*, Charles Daremberg (trad.), Paris/Londres/New-York, Baillière, 1854-1856, vol. 2, p. 111-112. Parmi les auteurs médiévaux, on peut voir entre autres des textes d'Isidore de Séville, d'Albert le Grand, d'Hildegarde de Bingen, de Vincent de Beauvais. ISIDORE DE SÉVILLE / ISIDORUS HISPALENS / ISIDORO DI SIVIGLIA, *Etimologie*, Fabio Gasti (éd., trad.), Paris, les Belles lettres, 2010, p. 55. HILDEGARDE DE BINGEN, *Beate Hildegardis Cause et Cure*, Laurence Moulinier (éd.), Berlin, Akademie Verlag, 2003, p. 203. ALBERT LE GRAND, *Albertus Magnus de animalibus libri XXVI*, lib. IX, tr. 2, cap. 5, éd. H. Stadler, W. Aschendorff, Munster, 1916-1920, vol. 1, p. 125. Vincent de Beauvais, *Speculum Naturale*, lib. XXXI, cap. 51, dans : VINCENT DE BEAUVAIS / VINCENTIUS BELLOVACENSIS, *Speculum Historiale, Speculum Doctrinale, Speculum Naturale*, [en ligne, IRHT/CNRS, 2007-... : http://sourcemyme.irht.cnrs.fr/encyclopedie/speculum_naturale_version_sm_trifaria_ed_douai_1624?citid=cit_id395592391945, consulté le 18.07.2022].

14 « [...] quia ex sanguine matris nutritur foetus, non indiget purgatione. Inde est quod, cum cetera animalia, ex quo nata sunt, gradiuntur, homo non graditur, quia ex sanguine menstruato in utero nutritur. ». Guillaume de Conches, *De philosophia mundi*, § 19, in *Wilhelm von Conches : Ausgabe des 1. Buchs von Wilhelm von Conches Philosophia*, Gregor Maurach (éd.), Pretoria, University of South Africa, 1974, p. 96.

15 « dicere postposuimus, ne corda religiosorum, si forte hoc nostrum opus in manibus acceperint, diu loquendo de tali re offendamus. » : « nous le disons en dernier afin que les cœurs des religieux, si par hasard ils trouvaient notre ouvrage entre leurs mains, ne soient pas offensés que nous discourions longuement sur un tel sujet. », *Ibid.*, p. 97.

l'association de deux théories médicales, association qui n'est cependant pas attestée dans les discours médicaux contemporains eux-mêmes.

Il y a une autre conséquence des développements des discours non médicaux s'appuyant sur la théorie, elle médicale, de la conception par le sang menstruel : c'est celle qui concerne un enfant en particulier, l'enfant Jésus. Une question a suscité un débat théologique pendant des siècles : quand Jésus a été conçu dans le corps de la Vierge, a-t-il été ou non en contact avec son sang menstruel ? Si la réponse est positive, c'est évidemment très gênant vu les imperfections sanitaires que cela pouvait causer (et d'autant plus que la notion d'impureté, on le verra, avait également une connotation morale)¹⁶. Si elle est négative, comment l'expliquer ? Deux théories s'opposent. Selon la première, la Vierge elle-même n'a pas été conçue avec du sang menstruel par sa mère, donc son propre sang n'est pas du sang menstruel et n'est pas impur. C'est la théorie de l'« Immaculée Conception » (qui deviendra un dogme de l'Église, mais seulement au XIX^e siècle). Selon l'autre, son sang a été purifié par le saint Esprit au moment de l'Annonciation¹⁷. Entre ces deux théories, certains auteurs contournent le problème par un raisonnement complexe. Ainsi Thomas d'Aquin (XIII^e siècle) explique que l'impureté du sang menstruel est dans la partie qui est évacuée chaque mois et non dans la partie qui sert à la conception ; toutefois, dans la partie qui sert à la conception, il y a aussi une impureté, qui vient du désir lors de la conjonction sexuelle de l'homme et de la femme.

Mais cela ne s'est pas produit pour la conception du Christ, parce que, par l'opération du saint Esprit, ce sang a été assemblé dans la matrice de la vierge et a été formé pour faire un enfant. Et par conséquent, on dit que le corps du Christ a été « formé des chastes et purs sangs de vierge »¹⁸.

Ces derniers discours sont des discours théologiques, bien éloignés des discours médicaux, sur lesquels ils s'appuient cependant, brouillant les frontières entre les genres stylistiques en employant le même vocabulaire qu'eux (« conception », « matrice », « sang », « semence »). Les discours sont encore plus brouillés lorsqu'il s'agit d'une théorie largement attestée tout au long du

16 Les auteurs médiévaux penchent presque tous pour la négative. Ce n'était toutefois pas toujours le cas pour les premiers auteurs chrétiens. Ainsi Tertullien (II^e-III^e siècle ap. JC), dans *De carne Christi*, IV, évoque le « hideux mélange d'humeur et de sang, de chair devant se nourrir de la même fange pendant neuf mois » (« humoris et sanguinis foeda coagula, carnis ex eodem caeno alendae per novem menses. ») dans lequel a été conçu Jésus. TERTULLIEN, *De Carne Christi*, IV, in *Patrologiae cursus completus, Series latina*, édité par Jacques-Paul Migne, Paris/Turnhout, Brepols, 1844-1864, vol. 2, col. 803-804.

17 Pour une synthèse sur ce sujet, voir : LAMY Marielle, *L'immaculée conception, étapes et enjeux d'une controverse au Moyen Âge (XIII^e-XV^e siècles)*, Institut d'Études Augustiniennes, Paris, 2000.

18 « Sed hoc in conceptione Christi non fuit, quia operatione spiritus sancti talis sanguis in utero virginis adunatus est et formatus in prolem. Et ideo dicitur corpus Christi *ex castissimis et purissimis sanguinibus virginis formatum*. », THOMAS D'AQUIN, *Summa theologica*, Tertia pars, quaestio 31, in *Sancti Thomae Aquinatis opera omnia, iussu Leonis XIII... edita*, Rome, S. C. de propaganda fide, vol. 11, 1903, p. 328.

Moyen Âge et jusqu'à aujourd'hui et qui, elle, ne repose sur aucun discours médical au départ, bien qu'elle en ait toutes les apparences.

II. « Menstruum quasi monstruum » : comment sont engendrés les monstres

Pource se doivent bien garder les hommes de habiter avec telles femmes, par especial quant elles sont vieilles. Et croy que plusieurs deviennent lardres [lépreux] pour ceste cause, c'est assavoir quant les hommes engendrent enfans en femmes qui ont celle maladie [les menstrues], et en deviennent souvent lardres eulx meismes¹⁹.

L'origine de cette croyance n'a rien de médical, au départ. Elle remonte à la Bible, dans le chapitre 15 du *Lévitique*, qui énumère une série d'interdits concernant la menstruation, notamment celui d'avoir des relations sexuelles pendant la période menstruelle ou dans les sept jours qui suivent la fin des pertes²⁰. C'est un interdit, mais le texte de la Bible n'évoque pas de conséquence physique si on outrepassé cet interdit. Le Christianisme, lui, le fait. L'occurrence la plus ancienne d'un constat de ces conséquences apparaît chez Jérôme de Stridon (347-420 ap. JC). Ce père de l'Église, auteur de la traduction latine de la Bible qui est la version la plus lue dans l'Occident médiéval jusqu'au XVI^e siècle, a aussi rédigé des commentaires de nombreux passages de la Bible, qui ont été repris sous forme de glose (ajouts interlinéaires ou marginaux) dans la plupart des manuscrits médiévaux de la Bible. Voici ce qu'il explique dans son commentaire sur *Ézéchiel* 18:6, à propos de la phrase *ad mulierem menstruatam non accesserit*, « il [le juste] n'approche pas d'une femme menstruée » :

Si quelqu'un en approchait, on dit que les fœtus ainsi conçus contractent une difformité si bien qu'ils naissent lépreux ou atteints d'éléphantiasis à cause de cette corruption, et que leurs corps de l'un ou l'autre sexe sont laids avec des membres petits ou déformés. En effet, la corruption du sang purulent engendre la dégénérescence²¹.

Augustin, contemporain de Jérôme, dans un commentaire du même passage de la Bible, ne reprend pas le risque d'éléphantiasis, mais ajoute au risque de devenir lépreux ceux de devenir

¹⁹ *Les secrets des femmes...*, op. cit., p. 82-83.

²⁰ *Lévitique*, 15:24, évoqué à nouveau en 18:19 et 20:18.

²¹ « Si quis accesserit dicuntur concepti fetus vicium contrahere seminis ut leprosi et elefantici ex hac corruptione nascantur et feda in utroque sexu corpora parvitate vel deformitate membrorum. Sanies enim corrupta degenerat. » JÉRÔME, *Commentaire sur Ezéchiel*, 18.6, in *Patrologiae cursus completus, Series latina*, édité par Jacques-Paul Migne, Paris/Turnhout, Brepols, 1844-1864, vol. 25, col. 173b. Un texte presque identique est dans la glose : *Glossa ordinaria* (Ez. 18), in *Glossae Scripturae Sacrae electronicae*, Martin Morard (éd.), IRHT-CNRS, 2016-2018, [en ligne : http://gloss-e.irht.cnrs.fr/php/editions_chapitre.php?livre=../sources/editions/GLOSS-liber37.xml&chapitre=37_18, consulté le 27.07.2021].

épileptique ou démoniaque²². Les auteurs religieux du Moyen Âge s'engouffrent dans cette brèche et en ajoutent d'autres à ces premiers risques, comme de devenir boiteux, aveugle, ou roux²³.

Ils s'appuient également sur une autre source biblique. Un passage du livre d'*Esdras* (considéré comme apocryphe à partir du XVI^e siècle, mais intégré dans les bibles latines auparavant), chapitre V, verset 8, déclare : *Et mulieres menstruatae parient monstra*, « Et les femmes menstruées engendreront des monstres. » Cette phrase est problématique, d'une part parce qu'elle figure dans une prophétie, avec un verbe au futur, et qu'il ne s'agit donc pas de constater une situation actuelle, et pourtant elle sera interprétée ainsi ; d'autre part, parce que son authenticité est douteuse. Il ne reste du livre d'*Esdras* que la version latine, mais des fragments des versions arabe, syriaque, ou d'autres langues, qui dérivent d'une version grecque perdue (elle-même traduite de la version originale araméenne perdue aussi) font apparaître cette phrase sans l'équivalent du mot latin *menstruatae* : il ne serait donc question que de femmes, et non de femmes « menstruées ». L'ajout aurait été fait dans la version latine par un copiste latin, sans que l'on puisse déterminer quand a eu lieu cet ajout, entre le II^e et le IX^e siècle²⁴. Les raisons de cet ajout sont probablement multiples : d'une part l'influence des textes de Jérôme, d'Augustin et des auteurs qui ont repris le même motif (du moins si l'ajout est postérieur à leur époque), d'autre part le jeu de mots évident induit par la langue latine entre les racines « monstr- » et « menstr- ».

On le voit, cette assertion part du domaine religieux, et on en chercherait en vain des traces dans les textes des médecins antiques. Toutefois, au Moyen Âge, la médecine se trouve souvent associée à cette théorie, pour la conforter ou pour s'en inspirer.

Nous avons évoqué plus haut le rôle attribué au sang menstruel pendant la conception : avec du sang menstruel normalement présent dans le corps, la conception d'un enfant a des risques de conséquences néfastes ; on peut donc aisément penser que ce sera pire si c'est au moment de la purgation, lorsque ce sang menstruel charrie toutes les impuretés du corps pour les évacuer. En effet, le rôle de purgation des impuretés apparaît très tôt dans les discours médicaux. Hippocrate décrit les conséquences d'une absence de menstrues chez une femme qui n'est pas enceinte : cela aboutit à la mort au bout de six mois²⁵. Galien compare l'action de la matrice qui rejette le sang

22 AUGUSTIN, *Sermones de diversis*, CCXCII, « De Castitae conjugali », in *Patrologiae cursus completus, Series latina*, édité par Jacques-Paul Migne, Paris / Turnhout, Brepols, 1852-1864, vol. 39, col. 2300.

23 La rousseur (couleur du diable, mais aussi du sang menstruel) en cas de coït en période menstruelle est bien attestée dans les enquêtes des folkloristes des XIX^e et XX^e siècles. Elle est en revanche presque inexistante dans les sources écrites médiévales. On en trouve un rare exemple dans *Placides et Timeo* : « que ilz n'aient point copulation a elles, tandis que elles ont leurs fleurs, car, se femme conchoipt en ce tandis, l'enfant sera puant, rouz, tachié et malcheant. » *Placides et Timéo ou Li secrés as philosophes*, Claude Alexandre Thomasset (éd.), Genève/Paris, Droz, 1980, p. 264.

24 Toute cette analyse est reprise de l'article d'Ottavia Niccoli : NICCOLI Ottavia « "Menstruum quasi monstruum" : parti mostruosi e tabu mestruale nel'500 », *Quaderni Storici*, vol. 15, n° 44 (2), août 1980, p. 402-428 (p. 414-416).

25 HIPPOCRATE, *Des maladies des femmes*, I, 2, in *Opera omnia*, Hippocrate, Émile Littré (éd., trad.), Paris, J. B. Baillière, 1839-1861, 10 vol., vol. 8 (1853), p. 19-20.

menstruel superflu à celle de l'estomac vomissant ce qui lui nuit²⁶. Cependant, les auteurs chrétiens se méprennent – ou font semblant de se méprendre – sur le sens des mots désignant l'impureté (par exemple le mot *immunditia* en latin) : dans le discours médical, on parle d'impureté dans un sens proche de ce que l'on qualifierait aujourd'hui de « toxique », « mauvais pour la santé » ; les auteurs religieux y joignent une connotation morale. Mais surtout ils prennent prétexte d'un discours médical qu'ils adaptent à leur manière pour imposer des interdits moraux.

Ainsi le cardinal Robert de Courson (XII^e siècle) commence par écarter l'interdit religieux du coït avec une femme menstruée, en assurant que c'est un de ces interdits de la loi hébraïque qui n'ont plus cours, au même titre que l'interdiction de ramasser du bois le samedi, et que ce n'est pas un péché ; il ajoute toutefois que c'est un acte dangereux pour la future progéniture, avec un argument prétendument médical. On retrouve la même confusion au siècle suivant avec Robert de Flamborough, un auteur de pénitentiel, dans un dialogue imaginaire entre un prêtre et un pénitent : il déclare que c'est un péché d'avoir eu des relations sexuelles pendant les règles, pourtant l'argument n'est pas une interdiction divine, mais des risques de malformation²⁷.

Par un effet de miroirs, le lien se fait aussi dans l'autre sens, puisque certains médecins du Moyen Âge ont parfois repris cette croyance, au départ purement religieuse. Ainsi le médecin Bernard de Gordon (début du XIV^e siècle) l'évoque comme une cause possible de la lèpre :

La lèpre est en effet introduite ou dès l'utérus ou après ; si c'est dès l'utérus, c'est quelqu'un qui a été engendré en période de menstrues, ou parce que c'est le fils d'un lépreux ou parce qu'un lépreux a couché avec une femme enceinte, et ainsi [l'enfant] sera lépreux²⁸.

On le retrouve également chez le médecin italien Michel Savonarole (XV^e siècle). On songe notamment à une citation célèbre : « Menstruum quasi monstruum », qui reprend le jeu de mots de la citation du livre d'*Esdras*, et que l'on serait tenté de traduire par « Menstrue comme monstre ». Le contexte qui entoure l'expression permet d'écarter cette interprétation. En effet il l'énonce à propos des surprenantes facultés du sang menstruel évoquées par Aristote. « Monstruum » est donc à prendre plutôt au sens de « chose digne d'être montrée », « chose étonnante »²⁹. Cependant il

²⁶ GALIEN, *Galenus De semine*, Philipp de Lacy (éd., trad.), *Corpus Medicorum Graecorum*, V, 3, 1, Berlin, 1992, [en ligne : http://cmg.bbaw.de/epubl/online/cmg_05_03_01.php, consulté le 28.07.2021], p. 84-85.

²⁷ Ces exemples sont cités par Charles de Miramon, dans : MIRAMON Charles de, « La fin d'un tabou ? L'interdiction de communier de la femme menstruée au Moyen Âge. Le cas du XII^e siècle », in *Le sang au Moyen Âge : actes du quatrième colloque international de Montpellier*, Université Paul Valéry (27-29 novembre 1997), Marcel Faure (dir.), p. 163-181 (p. 172-173).

²⁸ « Lepra enim aut introductur ab utero aut post, si ab utero, hoc est quis generatus est in tempore menstruorum, aut quia est filius leprosi aut quia leprosus concubuit cum muliere pregnante et ita erit leprosus. » BERNARD DE GORDON, *Practica dicta Lilium medicinae*, Paris, Johannes Foucherius, 1542, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54007c/fl.image.vertical>, f. 47v.

²⁹ « Et dicitur *menstruum quasi monstruum* ; nam ut ex Aristotele allegatur, mirabiles habet proprietates. » MICHELE SAVONAROLA, *Practica maior*, Venise, Valgrisi, 1560, f. 251r (1^e publication : 1479 ; écrite entre 1440 et 1446). Michel Savonarole ne faisait toutefois que rapporter le jeu de mots : il précise en effet « dicitur », « on dit ».

admet bien une association entre le coït avec une femme menstruée et un risque sanitaire, un peu plus tôt dans son traité médical, en évoquant un tel coït comme cause d'épilepsie :

Quand quelqu'un a été engendré en période de menstrues ou à partir de semences impures, ou que ses parents sont épileptiques, et qu'ensuite celui qui a été conçu ainsi attrape l'épilepsie, il ne semble pas pouvoir être guéri [...], et c'est pourquoi les hommes doivent s'abstenir de toute relation sexuelle avec une femme menstruée³⁰.

Dans le cas du sang menstruel comme origine et nourriture du fœtus, le mouvement qui conduit à souligner le danger de l'altérité du corps féminin menstrué se fait du discours médical vers les autres discours ; dans le cas des risques sanitaires d'un coït avec une femme menstruée, le mouvement est inverse. Notre *Secrets des femmes* nous fournit également une affirmation encore plus éloignée en apparence des discours médicaux, celle qui associe la toxicité du sang menstruel à la toxicité du regard féminin. Aucun médecin n'affirme cela explicitement, et pourtant le discours médical trouve aussi sa place dans cette chaîne de traditions.

III. La vieille au regard qui tue

Et est peril que telles femmes ne regardent les hommes de trop pres et par especial les enfans, car elles les porroient inficir de leur alainne [...], et especialment quant elles sont vieilles. Et a grant peril d'avoir compaignie avec telles vieilles, par especial quant elles sont couroucies, car tout ainsi comme le basilic inficir l'air de son regard et de son alainne, et que quant l'omme sent ledit air sœuffre grant douleur et en meurt en la fin. Pareillement est de ces vieilles qui ont celle maladie, car, quant l'omme les touche et baise, il est en peril de mort, pource que tant seulement de leur regart et alaine peuent inficir l'omme, comme fait ledit basilic, car la menstrue des femmes est une humeur qui est très venimeuse³¹.

La comparaison entre la femme menstruée et le basilic, ce serpent fabuleux dont on disait qu'il pétrifiait de son regard, a de quoi surprendre. Elle vient d'un texte de Thomas d'Aquin (XIII^e siècle). Se posant la question de savoir si une sensation peut être active, il en donnait deux exemples dans la même phrase : le basilic, qui infecte celui dont il croise le regard, et la femme menstruée, qui infecte un miroir qu'elle aura regardé³². Ce deuxième exemple, repris aussi dans le

30 « Quando aliquis est generatus tempore menstruorum aut ex immundis spermatibus, vel parentes sunt epileptici, deinde genitus incurrat epilepsiam talis non videtur curabilis [...] et ideo abstineant se viri a coniunctione cum muliere menstruata. », MICHELE SAVONAROLA, *Practica maior*, op. cit., f. 69r.

31 *Les secrets des femmes...*, op. cit., p. 81-82.

32 « nam basiliscus videndo dicitur interficere, et mulier menstruata videndo inficir speculum, ut patet in libro de somno et Vig. », « en effet, on dit que le basilic infecte par son regard, et une femme menstruée infecte un miroir par son regard, comme il est exposé dans le livre sur le sommeil et la veille [d'Aristote] ». THOMAS D'AQUIN, *Quaestiones disputatae de veritate*, quaestio 26, articulus 3, argumentum 4, in *Sancti Thomae Aquinatis opera omnia*, iussu Leonis

Secret des femmes dans la citation que nous avons donnée en ouverture, vient d'un texte d'Aristote sur les miroirs, qui donne son titre à cet article :

Dans des miroirs qui sont parfaitement purs, lorsque, au moment où les menstrues arrivent aux femmes, elles regardent le miroir, il arrive à la surface du miroir une sorte de nuée sanguine³³.

Aristote se livrait ensuite à une démonstration de physique très complexe pour expliquer rationnellement le phénomène. Aristote n'est pas médecin, et il est possible que cette théorie qu'il énonce et qu'il justifie par une démonstration détaillée s'inspire en réalité d'une croyance traditionnelle. On retrouve en effet dans le folklore des traces d'un effet toxique ou pétrificateur du regard de la femme menstruée³⁴. Cependant cette théorie trouve aussi son fondement dans de véritables discours médicaux sur la menstruation. Ainsi, Hippocrate, dans *Les maladies des femmes*, expliquait que quand le sang menstruel ne peut s'écouler normalement par les voies génitales, il se dirige vers d'autres parties du corps avec des conséquences dangereuses pour la santé (vers les poumons où il entraîne une phtisie, vers les flancs où il peut engendrer une tumeur ou devenir purulent, ou encore sous forme de vomissements ou d'excrétions par le siège)³⁵. Ni un écoulement par les yeux, ni l'existence d'un danger pour une autre personne que celle qui subit ces dysfonctionnements, n'est jamais abordé dans le corpus hippocratique ni dans un autre écrit médical, mais ces théories ont pu conforter des affirmations comme celle d'Aristote.

Au-delà du pouvoir sur les miroirs et de la comparaison avec le basilic, ce texte repose sur un paradoxe apparent. L'auteur nous parle en effet de « femmes qui ont cette maladie », donc de femmes menstruées (cela est dit explicitement un peu plus haut dans le chapitre), mais de « vieilles ». Les textes médiévaux fixaient l'âge de la ménopause autour de 40, 50, ou 60 ans³⁶. Bien

XIII... edita, Rome, S. C. de propaganda fide, vol. 22, 1973, p. 753-754.

33 « ὅταν τῶν καταμηνίων ταῖς γυναιξὶ γινομένων ἐμβλέψωσιν εἰς τὸ κάτοπτρον, γίνεται τὸ ἐπιπολῆς τοῦ ἐνόπτρου οἶον νεφέλη αἱματώδης. », ARISTOTE, *Opuscles. Des rêves*, II, 7 (459b), in *On the Soul. Parva Naturalia. On Breath*, Aristotele (Vol. VIII), Harvard, Harvard University Press, Loeb Classical Library, n°288, 1957, p. 356.

34 On peut penser par exemple à la figure de Méduse ou à celle de la femme de Loth, où se mêlent les motifs du sang menstruel, du regard, et de la pétrification. Les nombreuses croyances populaires sur l'entrave par la présence d'une femme menstruée du processus de séchage du lard, de confection d'une mayonnaise, ou d'autres préparations culinaires rentrent également dans ce cadre. Sur Méduse, voir : JODELET Denise, « Imaginaires érotiques de l'hygiène féminine intime. Approche anthropologique », *Connexions*, vol. 87, n° 1, 2007, p. 105-127 (p. 121). SCHAEFFER Jacqueline, « Le fil rouge du sang de la femme », *Champ psychosomatique*, vol. 40, n° 4, 2005, p. 39-64 (p. 48). Sur la femme de Loth, voir : GAINEBET Claude, « Véronique ou l'image vraie », *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, n°139, 1985, p. 3-28 (p. 10-12). Sur les croyances liées aux préparations culinaires, voir : VERDIER Yvonne, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979, p. 20-23.

35 HIPPOCRATE, *Des maladies des femmes*, I, 2, in *Opera omnia*, Hippocrate, Émile Littré (éd., trad.), Paris, J. B. Baillière, 1839-1861, 10 vol., vol. 8 (1853), p. 19-24.

36 Par exemple Constantin l'Africain au XI^e siècle, traduisant Ibn al Jazzar propose 45 ans avec possibilités à 35 ou 40 : CONSTANTIN, *Opera*, Bâle, 1536 [en ligne : <https://books.google.fr/books?id=a9kObtwKpmYC>, consulté le 17.07.2022], p. 127. Le *Liber de Sinthomatibus mulierum* du recueil *Trotula* (XI^e siècle aussi) propose 50 ans si la femme est maigre, 60 ou 65 si elle est humide, 35 ou 45 si elle est grosse : *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Monica Helen Green (éd., trad.) Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001, p. 72. Hildegarde de Bingen au XII^e siècle propose 50 ou 60 ans, 80 pour celles qui sont en très bonne santé : HILDEGARDE DE BINGEN, *Beate Hildegardis Cause et Cure*, Laurence Moulinier (éd.), Berlin, Akademie Verlag, 2003, p. 117.

sûr, les aléas sanitaires pouvaient donner à une femme l'apparence de vieillesse bien avant ces âges. La version latine de ce texte faisait d'ailleurs une distinction entre les « vieilles femmes chez qui coulent les menstrues » et les « vieilles femmes à qui ne coulent plus les menstrues ». Elle expliquait la toxicité du regard des vieilles femmes menstruées par un trop-plein d'humeurs menstruelles dans le corps, et celle des vieilles femmes ménopausées par une impossibilité pour ces humeurs impures de s'échapper avec le flux menstruel. Dans les deux cas, cela les conduit à s'échapper par les yeux :

Pour celles chez qui coulent les menstrues, elles sont, au moment du flux, affectées dans tout leur corps, c'est pourquoi cette matière va d'abord à leurs yeux et les infecte à cause de la ténuité et de la porosité des yeux. Et les yeux étant infectés, ils infectent l'air. Et l'air étant infecté, un enfant que cet air atteint est infecté. Voilà quel est le raisonnement du Philosophe [Aristote] dans *Le sommeil et la veille*.

Mais la cause pour laquelle les vieilles femmes à qui ne coulent plus les menstrues infectent souvent les enfants est la suivante : c'est parce que la rétention des menstrues apporte et provoque une abondance d'humeurs mauvaises, visqueuses et corrompues. Et parce que ces femmes sont vieilles, il leur manque la chaleur naturelle pour mûrir et digérer cette matière. Et c'est pourquoi ces femmes (surtout si elles sont pauvres, parce qu'elles se nourrissent de nourriture grossière qui apportent l'infection à cette matière) sont cause de la mort d'enfants, de la même manière que les autres infectent à travers l'air infecté, et elles infectent plus souvent que les autres à qui coulent encore les menstrues, parce que ce flux favorise la purgation de leur nature³⁷.

Aristote expliquait la toxicité du regard des femmes menstruées (et non ménopausées) par un trop-plein de menstrues qui, ne pouvant entièrement s'échapper par la vulve, sortait par les yeux³⁸. Notre texte combine donc ces deux explications, aboutissant au même résultat, que la

Barthelemi l'Anglais vers 1240 propose 50 ans. *Placides et Timeo*, un traité du XIII^e siècle propose 46 ans. Le médecin Bernard de Gordon, dans un texte publié en 1303-1305 propose 55 ou 60 ans : BARTHELEMI L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum (libri I-IV)*, in BARTHOLOMAEUS ANGLICUS, *De proprietatibus rerum*, Christel Meier, Heinz Meyer, Baudouin Van der Abeele, Iolanda Ventura (éd.), Turnhout, Brepols, 2007, p. 233. Le *Secrets des Dames*, un texte parent de notre *Secrets des femmes* et qui lui est contemporain (XV^e siècle) propose 40 ou 50 ans : *Ce sont les Secrès des dames deffendus à révéler, publiés pour la première fois d'après des manuscrits du XV^e s.*, Alexandre Colson, Charles-Edmond Cazin (éd.), Paris, Edouard Rouveyre, 1880, p. 8-9.

37 « Causa autem quare antiquae mulieres quibus non fluunt menstrua inficiunt sepe pueros hoc est: quia retentio menstruorum operatur et facit habundanciam malorum et viscosorum et corruptorum humorum. Et quia mulieres sunt antiquae, deficit in eis calor naturalis maturans et digerens talem materiam. Et ideo ille mulieres, precipue si pauperes fuerint, quia tales de grosso nutrimento nutriuntur quod operatur ad talem materiam infectam, et sunt causa mortis pueri, eodem modo sicut alie inficiunt per aerem infectum, et ille sepius inficiunt quam alie quibus adhuc fluunt menstrua, quia ille fluxus est ad nature ipsarum purgacionem. », *El De secretis mulierum atribuido a Alberto Magno*, José Pablo Barragán Nieto (éd., trad.), Porto, Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales, 2012, p. 452-454.

38 ARISTOTE, *Opuscules. Des rêves*, II, 7-9 (459b-460a), *op. cit.*, p. 356-358.

femme soit menstruée ou ménopausée, et sans expliquer – dans le premier cas – pourquoi cela s’applique plus aux vieilles femmes qu’aux autres. Cette insistance sur les vieilles femmes peut s’expliquer par une croyance très ancienne au « mauvais œil » (regard ayant un pouvoir néfaste) des vieilles femmes, indépendamment des questions de règles et de ménopause. On en trouve des évocations dans des textes de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècles, contemporains du *De secretis mulierum*. Thomas d’Aquin, dans sa *Somme théologique*, rédigée entre 1266 et 1273, affirme :

Ainsi donc quand une âme est fortement inclinée à la malice, comme cela arrive davantage chez les vieilles, le regard de cette personne devient venimeux et nuisible, surtout pour les enfants qui ont un corps délicat et plus réceptif à l’égard de toute impression³⁹.

Gentile da Foligno, dans un passage de son commentaire d’Avicenne sans doute rédigé vers 1330, donne une explication encore plus détaillée :

Et selon cela, il est possible que ces petites vieilles fascinent des petits enfants, parce que, à cause de l’émanation de la vapeur putride qui s’élève à cause de la corruption de leur corps, et de leur complexion, et de celle des enfants qui ont la chair fine, l’enfant est infecté et meurt⁴⁰.

Ces croyances sont donc rattachées de manière très lointaine à de véritables théories médicales, comme celle de la circulation du sang menstruel hors de son circuit normal, chez Hippocrate, et sont surtout issues de croyances folkloriques comme le regard pétrificateur de la femme menstruée ou le mauvais œil des vieilles femmes. Elles finiront elles aussi par contaminer les discours médicaux. Là encore, c’est chez le médecin du XIV^e siècle Bernard de Gordon qu’on en trouve l’écho. Pour guérir un jeune homme atteint de maladie d’amour, il propose de faire diffamer la femme aimée par des vieilles femmes. Puis, si cela ne marche pas :

On doit donc chercher la petite vieille la plus immonde d’apparence avec de grandes dents et de la barbe ; et avec un vêtement immonde et vulgaire ; et elle doit porter caché en son giron un linge menstruel ; et venant à celui qui est pris d’amour, elle doit se mettre à toucher sa chemise de manière

39 « Sic igitur cum aliqua anima fuerit vehementer commota ad malitiam, sicut maxime in vetulabus contingit, efficitur secundum modum praedictum aspectus eius venenosus et noxius, et maxime pueris, qui habent corpus tenerum, et de facili receptivum impressionis. », THOMAS D’AQUIN, *Summa theologica*, Prima pars, quaestio 117, in *Sancti Thomae Aquinatis opera omnia, iussu Leonis XIII... edita*, Rome, S. C. de propaganda fide, vol. 5, 1889, p. 561.

40 « Et secundum hoc possibile est quod iste vetule fascinent pueros paruos, quia propter eleuationem fumi putridi que eleuatur propter corruptionem corporis ipsarum, et suarum complexionum, et puerorum que habent carnes tenues, inficiatur puer et moriatur. », GENTILE DA FOLIGNO, *Canon d’Avicenne*, I.2.1.8, Venetiis, 1520-1522, vol.1, f. 102ra. Pour la datation en 1330 de ce passage, voir : ROBERT Aurélien, « Contagion morale et transmission des maladies : histoire d’un chiasme (XIII^e-XIX^e siècle) », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, vol. 21, 2011 [En ligne : <http://journals.openedition.org/traces/5139>, consulté le 17 juillet 2022], § 10.

déshonorante, en disant : « Comme elle est teigneuse et soûle ! Elle pisse au lit ! Elle est épileptique et impudique ; et dans son corps il y a des excroissances énormes exhalant une puanteur » et toutes les autres choses monstrueuses dans lesquelles les petites vieilles sont expertes. Si cependant, en dépit de tous ces efforts de persuasion, il ne veut pas la quitter, elle doit d'un seul coup sortir le linge menstruel et le mettre devant sa figure : en le tenant, en criant et en disant : « Elle est comme ça, ton amie, comme ça ! » Et si avec tout cela il n'y renonce pas, alors ce n'est pas un humain, mais un diable incarné⁴¹ !

Ici, il n'y a certes aucun motif surnaturel, pas de regard pétrificateur. Bernard de Gordon aborde plutôt le domaine de ce que l'on considérerait aujourd'hui comme de la psychologie. Pourtant, le discours du médecin a été contaminé par les visions péjoratives non médicales qui l'ont précédé. Il a lui aussi combiné le motif négatif de la vieille femme et le motif négatif de la femme menstruée. Le discours médical nous offre ici une version réaliste du « mauvais sort jeté par une vieille femme menstruée », réaliste, en ce qu'il n'y a pas d'élément surnaturel, mais la situation décrite relève bien de la croyance fictionnelle, car on imagine mal dans la réalité un médecin appliquer réellement ce remède et chercher une vieille femme qui accepterait de jouer ce rôle de repoussoir jusqu'à l'exhibition d'un linge menstruel.

*

Les discours médicaux sur le corps féminin et en particulier sur la menstruation, en nourrissant l'imagination des discours religieux ou littéraires, ont contribué à définir l'altérité de ce corps pour ceux qui produisaient ces discours et qui étaient majoritairement de genre masculin. Ces discours non médicaux ont créé eux-mêmes de nouveaux motifs imaginaires, que les textes médicaux ont repris à leur compte. Le texte du *Secrets des femmes*, comme les autres du genre « secrets des femmes » n'est pas médical, mais en adopte le ton. Il nous a servi de miroir pour la société de la fin du Moyen Âge occidental. Nous y avons vu plusieurs théories sur les menstrues : le sang menstruel se transformant en nourriture pour le fœtus puis en lait pour le nouveau-né, les risques sanitaires pour l'enfant conçu pendant les pertes menstruelles de sa mère, et la toxicité du regard d'une femme menstruée ou ménopausée.

41 « Queratur igitur vetula turpissima in aspectu cum magnis dentibus, et barba, et cum turpi et vili habitu, et quod portet subtus gremium pannum menstruatum et adueniens philocapta quod incipiat dehonestare camisiam suam, dicendo quomodo est tignosa et ebriosa, et quod mingit in lecto, et quod est epileptica et impudica, et quod in corpore suo sunt excrescentie enormes cum fetore anhelitus, et aliis omnibus enormibus in quibus vetulae sunt edoctae. Si autem ex his persuasionibus nolit dimittere, subito extrahat pannum menstruatam coram facie, portando dicendo clamando, talis est amica tua, talis. Et si ex his non dimiserit, iam non est homo sed diabolus incarnatus. », BERNARD DE GORDON, *Practica dicta Liliium medicinae*, Paris, Johannes Foucherius, 1542, en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54007c/fl.image.vertical>, f. 111v-112r.

À l'époque de ces « secrets des femmes », aux XIV^e et XV^e siècles, il devient difficile de distinguer les origines médicales, religieuses, ou autres, parmi ces croyances, car elles se nourrissent les unes les autres au fil des siècles. L'intérêt de ceux qui les exposent ne semblent pas être tant la solidité scientifique de ces théories⁴² que l'interprétation morale que l'on peut en tirer. Et si Aristote accusait les femmes menstruées de déformer et de ternir l'image des miroirs par le regard qu'elles posaient dessus, nous avons démontré que les auteurs médiévaux, qu'ils soient médecins ou non, ont eux-mêmes déformé et terni l'image de ces femmes et de leurs menstrues.

Sources :

- *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Monica Helen Green (éd., trad.) Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001.
- BERNARD DE GORDON, *Practica dicta Lilium medicinae*, Lyon, éd. G. Rouillum, 1550, [en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54069x/f2.vertical>, consulté le 17.07.2022].
- *El De secretis mulierum atribuido a Alberto Magno*, José Pablo Barragán Nieto (éd., trad.), Porto, Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales / Turnhout, Brepols, 2012.
- *Secrets des femmes : édition critique*, Jennifer Préfontaine (éd.), Mémoire, Université McGill, Montréal, 2006.
- *Ce sont les Secrès des dames deffendus à révéler, publiés pour la première fois d'après des manuscrits du XVI^e s.*, Alexandre Colson, Charles-Edmond Cazin (éd.), Paris, Edouard Rouveyre, 1880.

Bibliographie :

- NICCOLI Ottavia, « "Menstruum quasi monstruum" : parti mostruosi e tabu mestruale nel'500 », in *Quaderni Storici*, vol. 15, n° 44 (2), août 1980, p. 402-428.
- THOMASSET Claude, « Quelques principes de l'embryologie médiévale (de Salerne à la fin du XIII^e siècle) », in *L'Enfant au Moyen Âge : littérature et civilisation. Actes du colloque d'Aix-en-Provence, 1980*, « Senefiance n°9 », Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1980, p. 107-121.
- WOOD Charles T., « The Doctor's Dilemma : Sin, Salvation, and the Menstrual Cycle in Medieval Thought », in *Speculum*, vol. 56, n° 4, oct. 1981, p. 710-727.
- THOMASSET Claude, « De la nature féminine », in *Histoire des femmes en Occident*, Georges Duby, Michelle Perrot, t. II « Le Moyen Âge », Paris, Plon, 1991, p. 55-81.
- MIRAMON Charles de, « La fin d'un tabou ? L'interdiction de communier de la femme menstruée au Moyen Âge. Le cas du XII^e siècle », in *Le sang au Moyen Âge : actes du quatrième colloque*

42 Ces théories ne sont pas toutes absurdes, loin de là. Le lien entre la composition du sang et celle du lait est attesté par la science moderne. La question de l'existence ou non d'une semence féminine cherchait à résoudre une énigme qui n'a été vraiment comprise qu'avec la découverte de l'ovulation, dont la compréhension des différents processus s'est étendue entre la fin du XVII^e et le XIX^e siècle. Et si personne n'a jamais pétrifié par son regard, les recherches sur les hormones et la psychologie confirment que l'humeur des personnes menstruées peut être affectée en fonction des différents moments du cycle et que cela peut par exemple augmenter l'irritabilité.

international de Montpellier, Université Paul Valéry (27-29 novembre 1997), Marcel Faure (dir.), p. 163-181.

- GREEN Monica Helen, « From “Diseases of Women” to “Secrets of Women” : The Transformation of Gynecological Literature in the Later Middle Age », in *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, vol. 30, n° 1, hiver 2000, p. 5-39.

- GREEN Monica Helen, « Flowers, Poisons and Men : Menstruation in Medieval Western Europe », in *Menstruation. A Cultural History*, Andrew Shail, Gillian Howie (dir.), Basingstoke, Hampshire and New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 51-64.

- MCCLIVE Cathy, « Engendrer durant les menstrues : devoir conjugal et interdit sexuel à l'époque moderne », in *Le Désir et le Goût, Une autre histoire (XIIIe-XVIIIe siècles)*, Odile Redon, Line Sallmann, Sylvie Steinberg (dir.), Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 2005, p. 245-263.